

Théâtre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 44

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

venait qu'on avait d'abord fait grimper les porcs sur un petit tonneau placé debout. Il envoyait sa femme chercher une seille à savonner, formée d'une moitié de tonneau à pétrole. Il place ce cuvier rustique au beau milieu du verger et sens dessus dessous, puis il se met en devoir de faire grimper l'animal sur cette plateforme.

C'est ici que commencèrent les difficultés. Le cochon tournait autour du cuvier, mais ne paraissait pas avoir la moindre envie de tenter l'ascension. Jean avait beau lui montrer du doigt la petite terrasse, le maintenir par les oreilles, tandis que Sophie poussait l'animal par derrière, celui-ci secouait la tête et cherchait des faux-fuyants. Tous trois commençaient à trouver l'exercice n° 1 bien agaçant, lorsque la femme eut l'idée ingénieuse de placer sur la seille un chou de la plus belle venue, arraché au potager voisin. Le moyen était bon. La bête flaira l'appât, tendit le cou, ouvrit la bouche et finit par poser deux pieds sur le bord du demi-tonneau. C'était le moment psychologique. Jean s'en rendit compte. Il poussa vigoureusement sa bête, aidé de sa femme, en soulevant le train de derrière, et réussit à placer sur la plateforme le cochon tout entier. Le couple alors échangea un regard de triomphe !

Et Jean dit à Sophie : « Voilà déjà un bout ; il nous faut continuer par le tuyau ».

Cette fois, il s'agissait de faire passer et repasser le porc dans un tuyau de grandeur convenable, posé sur le sol. Jean en possédait un, en ciment, inutilisé lors de l'établissement d'une conduite d'eau. Il le roula auprès de sa bête, qu'on avait redescendue assez facilement de son tonneau et qui était occupée à regarder le bout de son nez.

Comment amener le cochon à traverser ce tunnel ? Problème difficile, mais que Jean se flattait pourtant de résoudre avec le temps. Plusieurs fois il ramena l'animal en face de l'ouverture. Le maudit quadrupède n'essaya même pas d'y passer. Il fallut recourir une deuxième fois au stratagème des choux. Sophie en plaça quelques-uns au milieu du passage. Les porcs yit parfaitement ; il résista à la tentation, et pour cause. Ce que voyant, l'homme résolut de précipiter les événements. Profitant d'un moment où la bête lorgnait les choux appétissants placés diaboliquement hors de ses atteintes, il la tamponna vigoureusement par le bout où la nature a attaché la queue, tandis que la femme, à l'autre extrémité du tube, brandissait une rave pour amorcer la victime. Celle-ci, obéissant à ces forces diverses, agissant à la fois par devant et par derrière, surtout par derrière, avança de quelques centimètres dans l'étroit sentier.

Jean redoubla d'efforts et tamponna de plus belle. La pauvre bête avança encore quelque peu, puis demeura immobile ; seule, la queue tirbouchonnait tant et plus. Voici ce qui était arrivé : lors de son entrée forcée dans l'étroit passage, les jambes antérieures du cochon s'étaient trouvées repliées sous son corps. L'animal se trouva tellement pressé dans sa gaine de pierre, qu'il ne put ni avancer ni reculer ; toutes ses tentatives pour se délivrer ne faisaient que l'emprisonner plus complètement.

Que faire ? Jean et Sophie tournaient et retournaient autour du tuyau, qui menaçait de devenir un tombeau. La femme, naturellement, se mit à faire de sanglants reproches à son mari :

— Aussi, pourquoi prendre un tuyau si étroit, Jeannot ! Tu n'as point d'idées !

Et Jean de répliquer :

— Si tu ne lui avais pas tant donné de pommes de terre à son déjeuner, il pourrait passer, c'est son gros ventre qui l'arrête !...

Mais la gravité des circonstances fait surgir

les hommes de génie. Il lui vint une idée encore à notre Jean. Il courut à la remise, empoigna un énorme marteau pesant bien quarante livres et frappa à coups redoublés sur la carapace de ciment. Le ciment était dur, selon son habitude. Il résista. Jean s'entêta et frappa ferme. A chaque coup, le prisonnier redoubla de cris et les deux jambes encore visibles s'agitèrent frénétiquement, tandis que la queue prenait des formes inimaginables. Enfin, un coup suprême, le coup du désespoir, fait voler en éclats le tuyau, en arrachant à son habitant un hurlement de douleur... peut être de joie... Il était libre ! Il revoyait la douce clarté du soleil !

C'est à ce moment même que commença — sans que Jean y eût le moins du monde songé — le troisième et dernier exercice : le cochon affolé s'élança droit devant lui. Il passa entre les jambes de son maître — aussi court de jambes que d'esprit. Et Jean se trouva à cheval sur sa bête, la face en arrière. Si bien que son marteau s'échappa de ses mains, son chapeau roula dans l'herbe et, comme Mazeppa dans la steppe, il fut emporté. Il se cramponna des deux mains à la queue, le corps aussi droit qu'une faucille. Onques ne vit si étrange équipage ! Cependant le cochon, rapide comme les aquilons, renversa Sophie et sa rave, traversa le verger, bondit jusqu'à la route et, avisant un trou dans la haie qui la borde, s'y faufila sans hésitation. Jean fut horriblement déchiré par les ronces ; et, comme il ne put suivre sa monture à travers la haie, il fut déposé, un peu brusquement, sur le bord du fossé. Mieux semblait homme mort que vif. Sa femme le trouva sanglant et sacrant comme un beau diable. Elle l'aida à se relever et lui dit en manière de consolation :

« Vois-tu, Jean, si le second exercice a raté, le troisième a réussi au tout fin : les cochons à Barnum ne trottent pas si bien que le nôtre ! »

E.-C. THOU.

Boutades.

— L'âge de ma femme ?... Pas fichu de le savoir : je ne sais depuis quand elle s'obstine à se donner vingt-neuf ans.

— Oh ! bien moi, mon cher, je dois avouer que la mienne est plus raisonnable ; j'ai fini par la décider à entrer dans la trentaine... Il est vrai que, depuis, je n'ai jamais pu l'en faire sortir.

L'avis suivant, que nous glanons dans une de nos feuilles est un exemple frappant des effets d'une mauvaise ponctuation.

« Perdu un joli chien, courant à pattes blanches avec la queue, les oreilles le museau et le ventre ; d'un beau pelage roux, portant un collier marqué des initiales B. R.

Le ramener, etc., etc. »

L'autre jour, à la rue de Bourg, un monsieur éternue bruyamment en causant avec une ravissante jeune femme.

— A vos souhaits, monsieur !

— Vous vous engagez peut-être beaucoup, madame !

Dans le train de la Broye.

— Eh bien, monsieur, on a beau n'être pas superstitieux, y a toujours certaines idées qu'on se fait comme ça, sans savoir pourquoi. Ainsi, moi, jamais je ne monterai dans un train le premier vendredi du mois, surtout si y tombe enco su le treize.

M. R..., employé au bureau des..., n'est pas précisément atteint de la fièvre du travail. Cette insouciance fait le désespoir de sa femme, qui s'épuise en vaines remontrances.

Avant-hier, tandis que M. R. prend sa canne,

allume son cigare pour se rendre à la brasserie où l'attendent ses amis :

— Quand rentreras-tu, mon chéri ? lui demande madame avec douceur.

— Est-ce que je puis te le dire ?... je ne sais pas... quand ça me plaira, probablement.

Alors, la bonne femme enflant la voix et prenant des airs d'autorité conjugale :

— Quand ça te plaira, soit ; mais pas plus tard, entends-tu !

On nous a conté que, la semaine dernière, un brave père de famille, sans travail, s'est trouvé dans la triste obligation de vendre quelques bibelots, au nombre desquels, chose étrange, une peinture assez remarquable représentant Charlemagne.

Il se rend chez un brocanteur.

Ce dernier tourne et retourne le tableau dans tous les sens, puis, après l'avoir bien examiné :

— Cette peinture ne me semble pas avoir une grande valeur, dit-il, excepté pour quelqu'un qui serait de la famille.

Un de nos abonnés nous transmet une correspondance dont voici le contenu (nous supprimons les noms propres) :

... le 24 octobre 1902.

Monsieur...

Impossible de descendre le 26 courant ; si vous voulez un porc pour le lundi suivant, je suis à votre disposition. Vous me donnerez une réponse, s. v. p.

Votre dévoué...

Une bande joyeuse s'amusa à lancer des débris d'huîtres depuis le balcon d'un restaurant. Passe un monsieur qui reçoit quelques-uns de ces coquillages sur son chapeau. Il lève les yeux, et s'adressant aux coupables :

— Dites donc, là-haut, vous feriez bien de ne pas jeter vos maisons par les fenêtres.

THÉÂTRE. — « Ce n'est pas pour les pensionnats », avaient dit les journaux, en annonçant la représentation de *Zaza*, de Pierre Berton. En effet, Pierre Berton n'est pas Molière, pour plusieurs raisons, et voilà surtout pourquoi nos demoiselles ne pouvaient entendre sa pièce. S'il a donc été privé jeudi de « la note gaie que donnent à la salle les toilettes claires et les frais minois de nos petites pensionnaires », M. Darcourt n'en a pas moins eu une « très belle salle », où les messieurs avaient la majorité. Quand ce n'est pas pour les pensionnats, c'est pour une quantité d'autres personnes, parmi lesquelles beaucoup dont on ne se douterait pas.

Quant à la pièce, elle ne nous a pas paru justifier la mention spéciale qu'on en a faite ; elle rentre dans le gros tas. La donnée, ni la façon de la présenter ne sont très nouvelles et il semble que bien des personnages pourraient être supprimés, sans déficit. Interprétation excellente ; M^{me} Sybel-BarDET a été particulièrement fêtée. Mise en scène très soignée. — Demain, dimanche, à 8 h., *La Tosca*, de Sardou, ou le triomphe de Sarah Bernhardt, qui, dans ce rôle, vient de mettre Berlin en émoi. On a même crié « Vive la France ! », Unter den Linden.

KURSAAL. — Une première hier soir, à Bel-Air, *Le Testament*, une pièce vaudoise de M. Ch. Fung, un auteur lausannois. Nous aurons occasion d'y revenir, car la pièce tiendra certainement l'affiche quelque temps. A côté de cela, programme très varié et très attrayant.

Récital Scheler. — Mardi quatrième et avant-dernier récital. Le succès va croissant, ainsi que nous le prédisions samedi dernier.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.